

hari
kunzru

red pill

HARI KUNZRU

RED PILL

Un écrivain américain se rend en résidence dans une prestigieuse institution artistique de la banlieue de Berlin où il croit pouvoir se consacrer sereinement à l'écriture. Mais très vite, une angoisse sourde s'empare de lui : dans ce centre où la transparence est le maître mot, son esprit vacille, d'autant plus qu'il se met à regarder *Blue Lives*, une série policière ultra-violente qui l'obsède de plus en plus...

Le jour où il rencontre Anton, le créateur de *Blue Lives*, il découvre sur quelle idéologie elle se fonde et le but recherché par cet homme énigmatique : imprégner ses spectateurs d'une vision du monde d'extrême-droite... Ou bien le narrateur est-il simplement paranoïaque ?

Hari Kunzru a enfermé dans *Red Pill* tous les cauchemars de notre époque où la propagande et l'inversion des valeurs sont reines. Où la vérité, même, n'existe plus. C'est un grand roman politique par un auteur au sommet de son art.

Né en 1969 à Londres, Hari Kunzru est l'un des grands écrivains britanniques contemporains. D'abord journaliste, il s'est ensuite tourné vers le roman, publiant notamment L'Illusionniste, Mes révolutions, Dieu sans les hommes ou encore, plus récemment, Larmes Blanches. Il habite à Brooklyn.

RED PILL

du même auteur

DIEU SANS LES HOMMES

LARMES BLANCHES

LEELA

L'ILLUSIONNISTE

MES RÉVOLUTIONS

HARI KUNZRU

RED PILL

Traduit de l'anglais
par Élisabeth PEELLAERT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Red Pill

Ouvrage publié sur la recommandation
de Sylvie Audoly

© Hari Kunzru, 2020

© Christian Bourgois éditeur, 2021,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-04370-9

Pour Katie, Ryu et Mila

« Mon unique but, mon but suprême s'est effondré...
Il n'y a pas de vérité à trouver ici-bas. »

– Heinrich von Kleist,
lettre à Wilhelmine von Zenge,
22 mars 1801.

WANNSEE

Il est possible, je crois, de situer exactement le début de l'âge mûr. C'est le moment où, en vous penchant sur votre vie, vous ne voyez plus s'ouvrir un vaste champ de possibles, vous ne voyez plus l'horizon s'agrandir, mais où vous avez au contraire l'impression de sortir du sommeil ou d'être jeté sur le rivage, avec la conscience soudaine de ce qui vous entoure. Vous vous dites alors : voici donc où j'en suis. Voici ce que je suis devenu. C'est quand vous comprenez, pour la première fois, que vos données – physiques, intellectuelles, sociales, financières – ne sont pas absolument muables, que ce qui a déjà eu lieu déterminera, pour une grande part, le reste de l'histoire. Ce que vous avez fait ne sera pas défait, et bon nombre de ces projets que vous avez remis à « plus tard » ne seront pas réalisés du tout. Pour tout dire, votre temps est une ressource limitée qui s'amenuise. Désormais, vous aurez beau faire, connaître la joie, l'intensité ou le tourbillon du plaisir, vous ne vous débarrasserez plus de cette sensation, quasi

imperceptible, de glisser en pente douce vers les ténèbres.

Pour ma part, la révélation de ma mortalité se produisit de façon assez banale, à côté de ma femme endormie, chez nous, dans notre appartement de Brooklyn. Par une nuit d'insomnie, alors que j'écou-tais sa respiration, je réalisai les limites de mes forces et de mon ingéniosité. J'entrevis le moment où j'au-rais besoin de me reposer. Le chemin parcouru, voilà qui représentait à mes yeux une source d'étonnement, cette chaîne d'événements qui m'avaient conduit à une chambre un peu trop chauffée, à une femme que, si le sort en avait décidé autrement, je n'aurais jamais rencontrée ou reconnue comme la personne avec laquelle je voulais passer ma vie. Au bout de cinq années de mariage, j'étais toujours amoureux de Rei et elle était toujours amoureuse de moi. Tout cela était une réalité établie, heureuse. Notre fille de trois ans dormait dans la chambre à côté.

Notre bonheur lui-même me mettait mal à l'aise. C'était, je le savais, une réaction malsaine. Celle de l'avare inquiet pour sa cassette émotionnelle. Et pourtant, les rats intérieurs qui couraient dans ma chambre, dans la chambre de mon enfant, ren-voyaient à quelque chose de réel. À cette époque, les médias étaient saturés d'images d'enfants meurtris, déplacés en raison de conflits armés. Souvent, voûté au-dessus de mon ordinateur portable, je me retrou-vais les yeux pleins de larmes. J'étais tourmenté par ce que je voyais, mais hanté également par une inter-rogation plus égoïste : si le monde devait changer,

serais-je capable de protéger ma famille? Pourrais-je escalader le mur, ma petite fille sur les épaules? Serais-je capable d'agripper la main de Rei si le canot pneumatique se retournait? Notre vie ensemble était fragile. Quelque chose était voué à se briser un jour. L'un de nous aurait un accident, l'un de nous tomberait malade, ou bien le monde s'enfoncerait plus profondément encore dans la guerre et le chaos, il nous engloutterait, comme tant d'autres familles.

À maints égards, j'avais peu de raisons de me plaindre. Je vivais dans l'une des plus grandes villes du monde. Hormis quelques maux sans gravité, j'étais en bonne santé physique. Et aimé, ce qui me protégeait de quelques-unes des conséquences les plus ravageuses de la prétendue « crise du milieu de vie ». J'avais des amis qui, du jour au lendemain, s'embarquaient dans des liaisons sexuelles absurdes; l'un d'entre eux avait développé une accoutumance ruineuse au crack, soigneusement dissimulée jusqu'au jour où il fut arrêté à trois heures du matin à Elizabeth, New Jersey, en train de fumer assis dans sa voiture en stationnement. Je n'étais pas disposé à baiser la baby-sitter ou à flamber nos économies, mais en même temps, je le savais, il y avait un trouble profond et insaisissable, une question essentielle qui exigeait de moi une réponse, qui n'interrogeait que moi seul et ne pouvait se résoudre en réveillant Rei, en surfant sur Internet ou en allant pieds nus dans la salle de bains avaler un somnifère. Il s'agissait du socle des choses, des croyances sur lesquelles j'avais consacré une partie de ma vie à écrire et à spéculer, des certitudes que je m'étais forgées

relativement au monde. Et, coïncidence ou pas, cela se produisait au moment où j'étais sur le point de partir. L'une des raisons pour lesquelles je gardais les yeux ouverts, que je ruminais mes angoisses à propos d'argent, de changement climatique et de garde-frontières macédoniens, était qu'un taxi venait me chercher à cinq heures du matin pour me conduire à l'aéroport. Je ne dors jamais bien la veille d'un départ en voyage. Je crains toujours de ne pas me réveiller et de rater l'avion.

Le lendemain, épuisé et soucieux, j'arrivai à Berlin pour entamer une résidence de trois mois au Centre Deuter, dans la lointaine banlieue ouest, à Wannsee. C'était juste après le Nouvel An. Les roues du taxi s'enfonçaient dans la fine croûte de neige qui recouvrait la chaussée. Au moment où, pour la première fois, la villa émergea d'un rideau de pins couverts de givre, elle me parut le corrélat objectif de mon état émotionnel, une bâtisse comme surgie d'un lieu mélancolique profondément enfoui en moi. Grande, mais pas spectaculaire, c'était une construction minimaliste au toit d'ardoise gris fortement incliné, à la façade pâle percée de plusieurs rangées de hautes fenêtres. Sa seule particularité consistait en une extension moderne qui la prolongeait d'un côté, un cube de verre qui semblait abriter des bureaux.

Je payai le chauffeur et gravis péniblement le perron avec mes bagages. Avant d'avoir pu sonner, j'entendis un bourdonnement et la porte s'ouvrit sur un hall vaste et plein d'échos. J'entrai, avec l'impression

d'être un prince de conte de fées pénétrant dans le château de l'ogre, mais à défaut de princesse endormie, un portier jovial vint m'accueillir, vêtu de tweed anglais rustique et dont les manières tranchaient avec cet environnement lugubre. Il rayonnait littéralement de chaleur, les yeux agrandis et la poitrine gonflée par le plaisir que semblait lui procurer mon arrivée. Avais-je fait bon voyage? Est-ce que je désirais un café? On avait préparé un dossier, assorti d'une carte clé, contenant divers documents qu'il me fallait signer. Le directeur et tout le personnel étaient impatients de me rencontrer. En attendant, je trouverai dans ma chambre de l'eau et des serviettes. Si j'avais besoin de quelque chose, quoi que ce soit, il me suffirait de le demander. Je lui assurai que tout ce que je voulais, c'était me changer et voir mon bureau.

Naturellement, dit-il. Permettez-moi de vous aider à monter vos bagages.

L'ascenseur nous emporta au troisième étage, où il me fit entrer dans une sorte de mansarde de luxe. L'endroit était propre, lumineux et moderne, garni de meubles en pin et d'un lit aux draps blancs immaculés glissé sous les poutres en pente du toit. Des grilles rectangulaires au design épuré faisaient office de radiateurs, les fenêtres disposaient d'un double vitrage. Dans un coin se tenait une petite kitchenette, dotée de plaques de cuisson et d'un réfrigérateur. Une porte ouvrait sur une salle de bains parfaitement agencée. En dépit de ces commodités, il régnait dans la pièce une austérité de bon aloi. C'était un lieu conçu pour travailler, pour réfléchir.

Quand le Centre Deuter avait écrit pour me proposer une bourse, je m'étais aussitôt imaginé sous les traits du « pauvre poète » d'un tableau du XIX^e siècle que j'avais vu lors d'une visite à Munich. Le poète est assis dans son lit, coiffé d'un bonnet de nuit bordé de fil d'or, le nez chaussé de lunettes cerclées d'or, serrant une plume d'oie entre les dents tel un cou-telas de pirate. Dans sa mansarde, les fenêtres sont trouées et il fait manifestement froid, car il est emmi-touffé dans une vieille robe de chambre aux coudes rapiécés. Pour allumer le feu, maintenant éteint, il s'est servi de pages de ses propres œuvres. Ses maigres possessions se résument à un chapeau, un manteau et une canne, un bout de chandelle planté dans une bouteille, une cuvette, une serviette élimée, un parapluie déchiré accroché au plafond. Autour de lui, les livres s'empilent les uns sur les autres. Il tient un manuscrit posé à plat sur ses genoux repliés, et, de sa main libre, le pouce et l'index formant un cercle, il ébauche un étrange « OK ». Relit-il un vers ? Écrase-t-il une punaise ? Dessine-t-il un trou ? Se peut-il qu'il soit en train de contempler l'absence, l'absur-dité de l'existence, le rien, le néant ? Le poète n'a que mépris pour son environnement physique, ou s'il en a conscience, il s'en accommode. Il est absorbé par son travail d'écrivain. C'était ainsi que je voulais être, celui que je voulais être, du moins pendant un cer-tain temps.

Le nom complet du centre était Centre Deuter pour la recherche en sciences sociales et culturelles.

Son fondateur, un industriel aux idées utopistes, l'avait financé en y consacrant une part minime d'une fortune constituée durant la période du miracle économique d'après-guerre, et dans le but de promouvoir ce qu'il appelait « le plein épanouissement de l'esprit humain individuel ». En pratique, cela signifiait que d'un bout de l'année à l'autre, une population fluctuante d'écrivains et de chercheurs résidait dans la villa en bordure du lac autrefois propriété de la famille Deuter, prise en charge par une armée de bibliothécaires, de femmes de ménage, de cuisiniers et de techniciens informatiques résolus à offrir aux membres de la communauté l'environnement qui leur permettrait d'accomplir tout le travail nécessaire en les libérant des aspects matériels du quotidien.

J'étais ce qu'on appelle un « chercheur indépendant ». J'avais accessoirement un job à l'université, mais dans le département de Création littéraire, et je m'efforçais de ne pas y penser sauf quand je me retrouvai confronté à la réalité, assis dans une salle de séminaire, fixé par les regards vides de la douzaine d'étudiants de troisième cycle endettés qui attendaient mes consignes. Mes écrits paraissaient dans des revues et dans des magazines, pas des publications évaluées par des pairs. Pour les universitaires, et sans doute à juste raison, je manquais un peu de sérieux. Je n'ai jamais été partisan des frontières entre disciplines. Je m'intéresse à ce qui m'intéresse, c'est comme ça. Cinq ans avant de recevoir mon invitation à Berlin, j'avais publié un livre sur le goût, dans lequel (sans insister beaucoup) je soutenais qu'il s'agissait d'un

trait propre à l'espèce humaine. C'était à peine une thèse, plutôt un effet de manche destiné à entraîner mon lecteur, des réflexions collées bout à bout sur la littérature, la musique, le cinéma et la politique. Ce n'était pas le livre que j'étais censé écrire, l'œuvre ambitieuse dans laquelle je projetais de présenter la démonstration concluante du potentiel révolutionnaire de la culture. Le livre sur le goût s'était fait pour ainsi dire malgré moi, d'abord parce qu'il me détournait des carnets que je remplissais de citations et d'idées destinées à ma démonstration concluante du potentiel révolutionnaire de la culture, ensuite parce qu'il me distrait de mon sentiment insidieux de n'avoir aucune démonstration concluante, ni même provisoire, à avancer. Je ne savais rien des raisons pour lesquelles la culture intéresserait quiconque, voire inciterait à la révolte. La culture était un vrai sujet pour moi, mais j'étais essentiellement un cossard, et toute ma vie durant, les autres n'avaient jamais aimé ma production. Le seul mot d'ordre politique qui m'ait un jour ému était : *Ne travaillez jamais*^{*1}, et ma tentative d'appliquer ce principe s'était heurtée aux obstacles prévisibles. Le problème, c'est que le dehors n'existe pas, que le marginalisé n'a nulle part où aller. Le refus a un sens quand il est mené *en masse*^{*}, mais la plupart des gens préfèrent se rapprocher de quiconque possède une parcelle de pouvoir, et rien n'est plus terrifiant que de rester en première ligne quand

1. Tous les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

la foule reflue derrière vous. Pourquoi, après tout ce temps, le « lecteur ordinaire » me trouverait-il soudain convaincant ? Pourquoi voudrais-je même le (ou la) convaincre ? À quoi bon lancer un débat ? Si j'avais envie d'une bagarre, il me suffisait d'aller sur mon téléphone. Et donc, je baissais la tête et je rédigeais mes essais nébuleux.

J'étais pigiste depuis l'âge de vingt-trois ans. C'est un métier ridicule. Le travail est chronophage et mal payé. On vit sur les nerfs. Certes, on peut toujours s'installer sur son canapé, mais, en fin de compte, on crève de faim. J'étais en plein désarroi parce que j'avais consacré tout ce temps au livre sur la révolution, Rei et moi venions de nous installer ensemble, il me fallait de l'argent pour donner aux choses une impulsion et soudain je n'avais plus la force de mobiliser l'énergie nécessaire pour construire un système de toutes pièces, j'écrivais donc simplement sur ce qui me rendait heureux, et mon état d'épuisement avait dû contaminer la page d'une manière positive – je suis le premier à le reconnaître, je suis un écrivain habituellement péremptoire et difficile, porté sur les phrases obscures et tortueuses – parce qu'un éditeur me proposa un contrat et par la même occasion m'offrit une porte de sortie, une excuse plausible pour remettre à plus tard le projet de livre sur la culture révolutionnaire, pour étouffer ce machin dans l'œuf. Faute de quoi l'euthanasie eût été un geste embarrassant puisque je parlais de ce livre depuis des années, organisant des tables rondes, publiant des articles de réflexion, et que je n'avais

pas d'autre sujet de conversation dans les soirées. Je terminai le petit livre sur le goût sans trop tarder et, à la différence de mon ouvrage précédent, celui-ci se vendit. Tu vois, me dit mon agent, il te suffisait de ne plus être assommant.

Je fis ce qu'on fait quand on a un livre qui marche. Je donnai des interviews. J'acceptai des invitations à des festivals et à des conférences. On vendit des traductions. Les gens m'invitèrent à dîner. Et puis, peu à peu, mon éditeur commença à me poser des questions sur la suite. En gros, dans un futur proche, j'allais me marier, déménager, avoir un bébé, ne pas dormir, m'apercevoir qu'un livre à succès n'est pas la même chose qu'un film à succès ou qu'une chanson à succès, écrire une poignée d'articles mal payés pour des magazines prestigieux, accepter d'assurer un nouveau cours, dormir peu mais plus qu'avant, et pas encore assez pour pouvoir écrire sans recours à l'automédication. Je le savais, je devais publier de nouveau, le plus vite possible, mais la perspective d'achever (ou même de commencer sérieusement) un manuscrit semblait mystérieusement hors de portée. Juste au moment où les choses commençaient à devenir vraiment compliquées, le comité ou le jury attribuant les bourses Deuter entendit parler de moi. Je reçus de Berlin, sur un papier agréablement épais, une lettre m'invitant à soumettre ma candidature et faisant clairement miroiter un traitement préférentiel. Et c'est effectivement ce qui se produisit. Je priai les écrivains les plus illustres que je connaissais de me fournir des références, et au bout de quelques mois arriva une

seconde lettre m'informant que j'avais réussi. Trois mois. Trois mois de paix.

Je raccompagnai le gardien, en m'efforçant de ne pas établir de contact visuel, et notant, au moment de fermer la porte, le vernis militaire de ses souliers. Je m'étais représenté – pour être honnête, peut-être seulement à cause du mot «centre» dans sa dénomination – le Centre Deuter pour la recherche en sciences sociales et culturelles comme une sorte de retraite de méditation : un «Centre» par opposition à un «Institut», une «Académie» ou, Dieu m'en préserve, une «Communauté». Le mot suggérait de la discipline, mais aussi quelque chose d'un peu informel : pas trop de règles ou de contacts sociaux indésirables. Je commençais à craindre d'avoir mal compris. De façon criante, cette institution cultivait un esprit guindé et désuet. Une raideur martiale démentait l'humour badin du portier. Quand il était venu m'accueillir, j'avais aperçu une sorte de loge ou de poste de contrôle avec un bureau et une série d'écrans où s'affichait une mosaïque d'images de surveillance de la maison et des jardins alentour.

Je défis mes bagages et rangeai mes affaires de toilette dans la salle de bains. En accomplissant ces gestes, je me sentis plus léger. La vue de ma fenêtre était d'une beauté austère. Une pelouse enneigée descendait vers la rive du lac où une clôture en fer forgé marquait les limites de la propriété. Au-delà, des petits bateaux, le pont recouvert de bâches en plastique, étaient attachés à un ponton. L'eau offrait une surface grise et gélatineuse, presque solide, où plutôt

que des rides, le vent dessinait des crans. En ouvrant la fenêtre, j'entendis d'étranges tintements, aussi inattendus que des cloches de vaches alpestres. L'instant de confusion passé, je compris qu'il devait s'agir des mains-courantes et des échelles en aluminium des bateaux cognant contre leurs amarres.

Je pensai à ces vers d'Hölderlin :

*Die Mauern stehn
Sprachlos und kalt, im Winde
Klirren die Fahnen*

Les murs se dressent muets et froids, au vent grincent les girouettes. J'étais content, peut-être un peu fier, que ces mots me soient venus aussi aisément à l'esprit. Leur présence dans ma conscience, si disposée à s'accorder à la vue depuis ma fenêtre, suggérait que mon nouveau projet, sans même attendre son lancement concret, était déjà sur les rails.

J'avais intitulé la proposition soumise au Centre Deuter: «Le Moi lyrique». Mon intention était de travailler sur la construction du sujet dans la poésie lyrique. La problématique constituait pour moi un point de départ – je n'étais pas un spécialiste de la poésie – mais pour une raison mystérieuse j'y voyais un élément clé pour répondre aux interrogations plus vastes et plus pressantes de mon existence. Je décrivais le lyrisme comme une «technologie textuelle pour l'organisation de l'expérience affective, et un contenant dans lequel peut s'énoncer l'ipséité moderne».

La formulation me paraissait importante et juste. Je citais Madame de Staël sur la différence du sujet dans la poésie lyrique et dans la fiction. « La poésie lyrique s'exprime au nom de l'auteur même, ce n'est plus dans un personnage qu'il se transporte... La poésie lyrique ne raconte rien, ne s'astreint en rien à la succession des temps, ni aux limites des lieux. Elle plane sur les pays et sur les siècles. Elle donne de la durée à ce moment sublime pendant lequel l'homme s'élève au-dessus des peines et des plaisirs de la vie. » Je notais, avec Adorno, que « l'expression lyrique, ayant échappé au poids matériel de l'existence, devrait évoquer des images d'une vie libérée de la coercition des pratiques régnautes, de l'utilité, des pressions impitoyables de la survie. » Je rejoignais Hegel quand il disait qu'elle a pour « contenu le subjectif, le monde intérieur, l'âme agitée par des sentiments et qui, au lieu d'agir, persiste dans son intériorité et ne peut par conséquent avoir pour forme et pour but que l'épanchement du sujet, son expression ».

J'ai un ami dont je sollicitais souvent les conseils sur la relation de couple jusqu'au jour où je m'aperçus que c'était un solipsiste. Si, par exemple, il me contre-indiquait l'adultère pour éviter ses conséquences très néfastes sur mon mariage, c'était parce qu'il désirait, à ce moment précis, s'entendre dire la même chose. Au lieu d'examiner la question que je lui avais posée (qui aurait pu porter sur un tout autre sujet) il menait un débat avec lui-même, contre l'envie impulsive qu'il ressentait de tromper sa femme. Quand le Centre Deuter accepta mon projet, qu'il

me fallut le relire et l'envisager sous l'angle d'un travail à réaliser pour de bon, je m'aperçus qu'il possédait exactement la même particularité que mon ami. Au fond, je n'avais pas vraiment envie de comprendre comment les poètes lyriques, au cours de l'histoire, avaient fait l'expérience de leur subjectivité. Ça ne m'intéressait pas tant que ça. C'était un projet fallacieux, l'expression de mon propre besoin de m'élever au-dessus des peines et des plaisirs de ma vie, de me libérer des contraintes dictées par un enfant en bas âge, de l'impitoyable pression financière imposée par la vie à New York. Je voulais persister dans mon intériorité. En résumé, je voulais marquer une pause.

Avocate d'une association qui travaillait sur l'immigration et les libertés civiles, Rei avait un métier exigeant. Elle avait montré un enthousiasme mitigé à l'idée de me savoir si loin si longtemps, dans la sublime contemplation de mon moi expressif, mais elle avait constaté à quel point il m'était difficile de travailler. Nous vivions dans un appartement exigu et depuis l'arrivée de Nina, pour nous permettre d'économiser, j'avais rendu le bureau de Williamsburg, la petite pièce éclairée par un vasistas qui était mon endroit à moi depuis avant notre mariage. Je m'efforçais d'écrire sur une table dans le salon et je ne jouissais d'un peu de solitude que tard le soir. Avec un enfant de trois ans, les matinées commençaient toujours atrocement tôt, et je passais mes journées entouré de jouets, essayant de me concentrer dans un brouillard de fatigue. Moins je dormais, plus l'état du

monde m'angoissait. Un soir, en rentrant du travail, Rei m'avait trouvé en larmes devant des vidéos de guerre sur mon ordinateur portable tandis que Nina, livrée à elle-même, décorait la cuisine avec un sac de farine qu'elle avait pris dans le garde-manger.

Il y a des moments où vous avez conscience de vous conduire comme un porc et où vous continuez quand même. Quelque chose vous pousse, une sorte de veulerie autodestructrice. J'avais la conviction de déployer des efforts héroïques pour ne pas imposer mon sentiment de panique à ma famille, mais en réalité je parvenais à un résultat exactement inverse. Je ne permettais à personne de l'oublier. Nous étions tous à cran. Moi, Rei, Nina, Paulette la baby-sitter. J'avais besoin de me retrancher – du champ de bataille domestique, et du monde. Rei prit donc quelques dispositions. La bourse servirait à payer la garde d'enfant supplémentaire et Paulette dit qu'elle serait heureuse de venir travailler certains week-ends. Il fut convenu entre Rei et moi que je lui étais redevable, et qu'un jour, à l'avenir, elle serait libre de partir et de disposer d'elle-même à son tour pendant que je m'occuperais de la famille. Nous savions tous les deux que mon livre était le symbole d'autre chose, d'un moment compliqué que je traversais, et pour moi il n'y avait aucun doute : j'étais venu à Berlin avec la promesse tacite de rentrer transformé, de le démêler, de quelque nature qu'il soit, et de ne pas le ramener dans ma valise.

Après avoir pris une douche et m'être changé, j'empruntai l'ascenseur pour descendre à la réception. Je frappai à la porte de la loge et demandai à voir

mon bureau. Le portier m'avait donné son nom, mais je ne m'en souvenais pas et cela me troublait (Otto, Ulli, Uwe?) tandis que nous parcourions une grande salle de réception décorée de tableaux abstraits, descendants de ces œuvres qu'on exposait autrefois à Berlin-Ouest pour illustrer la liberté et la vigueur de la création américaine. Nous traversâmes une salle à manger munie de portes-fenêtres donnant sur une terrasse enneigée. À l'autre bout de la salle à manger, une porte vitrée conduisait à l'annexe que j'avais aperçue dans le taxi, un immense espace ouvert avec des bureaux et des étagères disposés en petits groupes irréguliers, atolls de bois et de métal dans un océan de moquette bleue. Pour moi, il devait s'agir des bureaux du personnel administratif. À ma grande surprise, le gardien toucha la porte avec sa carte clé en me faisant signe d'entrer. La pièce était un parallélépipède en verre soutenu par un squelette métallique, un espace à la fois dépouillé de tout ornement et étrangement chargé, conçu par un adepte banlieusard du Style international. Il consulta un petit plan et m'indiqua l'un des bureaux.

« Ici, dit-il. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut. »

Je lui dis que je ne comprenais pas.

« Votre poste de travail. Vous disposez d'une connexion Internet à haut débit. Le mot de passe est dans votre dossier d'accueil. Si vous avez besoin d'un ordinateur, le département informatique se fera un plaisir de vous satisfaire. La petite clef vous donne accès à une réserve où sont entreposées des fournitures. Stylos, chemises, papier et ainsi de suite. »

Il montra comment fonctionnait la lampe de travail qui s'allumait et s'éteignait au passage de la main. Je regardai les autres bureaux, certains propres et vides, d'autres manifestant tous les signes d'une occupation régulière – livres et journaux, photos de famille, tasses à café. Une file de petits soldats en plastique marchait sur le bord d'un écran. Un bac à courrier était décoré d'une sorte de guirlande en papier coloré. Je ne sais pas à quoi je m'attendais – un cabinet en boiseries de chêne, une capsule spacieuse aux formes organiques – mais la seule constante dans tout ce que j'imaginai en pensant à ma vie de travail au Centre Deuter, c'était l'intimité. La solitude et une porte fermant à clef. Le portier avait dû remarquer ma réaction de panique, mais il en fit une interprétation erronée.

« En ce moment, la plupart de vos collègues sont absents. Et naturellement, c'est le week-end. Quand tout le monde est là, l'endroit est plus convivial.

— Convivial.

— Et le fauteuil peut s'adapter à vos préférences. Certains ont du mal au début, mais il est très confortable. »

Il se pencha en avant pour me montrer comment monter et descendre le siège, comment incliner le dossier, comment l'empêcher de s'incliner, comment ajuster les accoudoirs.

« Je suis désolé, dis-je. Je ne peux pas travailler ici. C'est tout simplement impossible. J'ai besoin d'être seul. »

Il eut un regard sans expression.

« Je ne pourrai pas me concentrer, pour commencer. »

Son regard vide s'emplit d'une intense compassion, comme si je venais de lui annoncer un deuil récent ou la découverte que je souffrais d'une maladie grave.

« N'ayez aucune crainte. Il y a toujours un silence absolu. Les règles sont très claires. Il est strictement interdit de parler. L'ambiance est celle d'une bibliothèque. S'ils veulent passer des appels ou se réunir, les gens disposent d'un autre espace.

— Mais c'est... »

J'étais, je m'en rendis compte, gêné par ce que j'essayais de dire. Plus jeune, j'avais travaillé dans bon nombre de lieux publics : des bibliothèques universitaires, des cafés, et même des bars. La question du bruit n'était pas à l'origine de l'horreur insidieuse que m'inspirait l'idée d'un *open space*. Le bureau qu'on m'avait assigné se trouvait au milieu de la pièce. Quand je serais occupé à écrire, les gens bougeraient derrière moi, sans que je les voie. Les autres « postes de travail » (l'expression glaçante du portier me collait déjà à l'esprit comme un chewing-gum à une semelle) étant situés non loin, leur positionnement me permettrait de voir les écrans de leurs occupants. Mon propre écran serait visible par les autres, peut-être pas assez proche pour qu'on puisse lire un texte, mais certainement assez pour juger s'il affichait un document ou une vidéo postée sur le site d'un réseau social. Je serais visible sous tous les angles. Mon corps, ma posture. Je déteste viscéralement qu'on me regarde pendant que j'écris, pas seulement au cas où le contenu aurait un caractère privé, mais parce que tout ce

qu'on fait alors et qui n'est pas exactement du ressort de l'écriture – s'étirer, regarder en l'air, surfer sur Internet – a quelque chose de honteux quand d'autres le voient. Le sentiment d'être observé entraîne un malaise intolérable.

Quelque part dans *L'Être et le Néant* de Sartre, l'auteur s'imagine être un voyeur dans un couloir sombre, terrifié à la perspective d'être surpris, à l'idée que l'Autre (ce personnage Existentiel important) braque sur lui une lampe de poche et révèle sa honte. Tant qu'il ne se croit pas observé, son être tout entier est concentré sur son action. Il est pure conscience, existentiellement libre. Dès qu'il décèle l'infime possibilité qu'on l'observe – un froissement, un bruit de pas ou un léger souffle sur un rideau – toute sa liberté s'évanouit. La honte, écrit-il, est honte de *soi*. Elle est la reconnaissance que je suis bien cet objet que l'Autre regarde et juge. Je ne puis avoir honte que si ma liberté m'échappe afin de devenir un objet donné... Je suis dans un monde que l'Autre a rendu étranger pour moi.

Les gens, pour la plupart, ont des vies de travail où cette surveillance aliénante est la norme. Pour qui y a déjà travaillé, la fonction policière des bureaux en *open space* n'a rien de nouveau. Dans un centre d'appels ou dans un entrepôt d'expédition, le temps passé aux toilettes est contrôlé, les cadences sont rigoureusement quantifiées et les employés à la traîne frappés de pénalités. Mais de toute évidence, rien de cela ne s'appliquait à moi. J'étais un écrivain, on m'avait attribué

une bourse prestigieuse. On pouvait raisonnablement m'accorder un niveau de motivation peu commun. Je n'avais certainement pas besoin de la surveillance de l'Autre pour garantir ma productivité. Le poste de travail me paraissait une forme d'insulte, une atteinte à mon statut. C'était tout à fait inacceptable.

Je déclarai au portier que j'étais désolé d'avoir oublié son nom mais qu'en aucun cas je n'écrirais un mot dans ce bureau. Je m'entretiendrais avec la directrice du programme à son arrivée lundi et discuterai de la situation. Il n'y avait pas de réel problème. Ma chambre était très confortable. Je serais parfaitement heureux d'y travailler.

« Naturellement, vous ferez comme vous le souhaitez, mais... »

Il soupira tristement.

« Peut-être puis-je vous renvoyer à la déclaration de principe du guide que vous trouverez dans votre livret d'accueil. La philosophie de Herr Deuter y est précisée très clairement. »

Quelque chose dans sa phrase me mit en colère. Je me foutais de « la philosophie de Herr Deuter ». J'avais besoin d'intimité. Je me ressaisis et lui assurai, avec une formalité appuyée, que je consulterais sans faute le livret d'accueil après avoir mangé. À l'évocation de la nourriture, il redevint prévenant et m'informa qu'on m'avait préparé un souper léger dans la salle à manger.

Un peu apaisé, je pris place, dans une solitude majestueuse, à la tête d'une des longues tables où je mangeai de la salade et de la viande froide devant le

fondateur dont le portrait vaguement impressionniste était accroché au mur du fond. C'était un homme mince, glabre, au front bombé, aux cheveux noirs et aux tempes grisonnantes, bras croisés sur les revers larges d'une veste à double-boutonnage. Cette image ne présentait aucun des traits machistes du colosse-parcourant-le-monde exigés par la plupart des dirigeants quand ils commandent leur effigie. Il avait une expression pensive, peut-être même un peu hésitante. Il regardait en dehors du cadre, sur le côté, au lieu de fixer le spectateur. D'une certaine façon, le tableau parvenait à rendre moins pédante et absurde l'idée que son sujet possédait une « philosophie ».

Plus tard, dans ma chambre, étendu sur mon lit, je jetai un coup d'œil au guide. Il y avait des photographies en couleur de la maison et du parc, ainsi que des portraits de quelques anciens distingués résidents – un romancier grand public, un peintre célèbre dont l'œuvre, ainsi que je pus le constater, ornait la salle à manger. La brochure contenait un grand nombre de textes passe-partout décrivant l'engagement de Deuter en faveur des valeurs et des idéaux d'ouverture, du libre-échange et du caractère sacré du choix individuel. L'hagiographie de Deuter s'étendait sur plusieurs pages : l'officier de la Wehrmacht devenu un fidèle partisan de la Démocratie chrétienne, le jeune ingénieur chimiste qui avait fouillé dans les ruines de la maison familiale en quête d'objets à vendre pour se procurer de la nourriture, mais qui, en l'espace de cinq ans, avait convaincu des investisseurs de soutenir un projet d'envergure : la remise en état et la

réaffectation d'une usine pour la fabrication industrielle de dioxyde de titane, l'omniprésent pigment blanc qui avait apporté la lumière dans les intérieurs sombres de l'Allemagne d'après-guerre. Il y avait des photos de Deuter en train d'examiner des carrelages d'un blanc éclatant, des murs peints en blanc, des plastiques blancs, du dentifrice, de Deuter en train de bavarder avec de jeunes ouvrières devant une chaîne de production parsemée de cachets blancs, en train de s'entretenir avec des techniciens près de gigantesques colonnes de fractionnement.

Il avait été repéré par le gouvernement de la RFA naissante comme un talent digne d'appui, un homme nécessaire, l'un des artisans du *Wirtschaftswunder*, le miracle économique national. J'appris que le blanc TiO_2 était prisé pour sa brillance optique. Il était prisé pour son opacité.

Dès 1960, Deuter avait bâti un immense conglomérat, divisé en branches spécialisées : alimentation, agriculture, produits pharmaceutiques et peinture. Pour un homme parti de rien en 1946, c'était un exploit extraordinaire. Une photo le montrait en 1962, à Hambourg, aux côtés du chancelier Adenauer, lors de l'inauguration d'un terminal maritime. En 1975, il s'adressait au congrès de la Fédération des industriels allemands, citant Cicéron : « Nous n'existons pas seulement pour nous-mêmes, notre patrie réclame sa part de notre être, nos amis ont droit à la leur et, les Stoïciens l'ont bien compris, si tous les produits de la terre existent en vue de l'homme, c'est pour les hommes que naissent les hommes, de sorte